

L'ESPRIT DE PARIS : MYTHE STYLISTIQUE ?

« Esprit de Paris » : tout au long du XIX^e siècle, l'expression fonctionne comme une sorte de talisman, élevant les uns – ceux qui l'incarnent – au rang d'esprits supérieurs, abaissant les autres – ceux qui ne parviennent pas à le faire leur – au rang de proscrits. Le jugement est sans appel, mystérieusement définitif, sans circonstance atténuante, ni d'ailleurs circonstance tout court : l'esprit de Paris ne s'explique pas.

Une telle fascination est évidemment fascinante : quels sont les arcanes de l'estampille « esprit de Paris » ? Comment circonscrire ce « je ne sais quoi » particulièrement rebelle à toute définition ? Or – tous, au XIX^e siècle, nous en préviennent – vouloir expliquer « l'esprit de Paris », c'est, au mieux, vouloir attraper une bulle de champagne, au pire passer pour le plus balourd des Philistins et autres provinciaux.

Cela dit, l'étonnant objet stylistique qu'est l'esprit de Paris peut se laisser appréhender d'une manière moins brutale, si tant est qu'elle soit efficace : à travers ce qu'on en dit au XIX^e siècle. Appréhension indirecte donc : il ne s'agira pas de décortiquer l'esprit de Paris, d'analyser telle ou telle de ses matérialisations stylistiques, mais d'étudier les réactions, les commentaires, les jugements dont il est l'objet. Faire émerger de ce mystère moins des éléments définitoires que des postures définitoires : postures topographiques d'abord – topographie qui contredit la géographie, on va le voir –, postures critiques ou définitoires ensuite – comment en particulier distinguer l'esprit de Paris de la blague ? –, postures axiologiques enfin – dont le spectre s'étend de la fascination à la répulsion. D'où il ressortira que l'esprit de Paris pourrait bien n'exister que sous la plume de ceux qui en parlent – existence pour le moins douteuse, mais surtout invraisemblablement disproportionnée par rapport au crédit dont jouit ce qui apparaît bien comme un mythe stylistique.

En matière spirituelle, il est acquis depuis plusieurs siècles que les Français sont le sel de la terre, gais, charmants et d'une irrésistible indépendance d'esprit. S'impose comme une évidence supplémentaire la supériorité absolue de Paris sur la province, la capitale se présentant comme le terrain d'élection de l'esprit, « pays blaguicole » pour reprendre une expression d'Émile Goudeau. Cette supériorité est un *topos* au XIX^e siècle : « Il y a seulement à Paris, un air qu'on ne retrouve nulle part, un air plein d'idées, plein d'amusements, plein d'esprit, saturé de plaisirs et de drôleries, oui, une grandeur, une indépendance, qui élèvent l'âme », explique Balzac à sa correspondante². Gautier est encore plus péremptoire :

Si [...] [Paris] n'existait plus, comme on serait lourd, comme on serait pesant, comme on serait ennuyeux et ennuyé ! Sa plaisanterie ailée et lumineuse comme une abeille dans un rayon d'or harcèle et pique la bêtise qui se dégonfle. [...] Pour avoir de l'esprit, du goût, de la grâce, pour apprendre à causer, à s'habiller et à plaire, il faut venir à Paris comme les Romains allaient à Athènes³.

Venir à Paris, mais aussi se familiariser véritablement avec cet air-là. Familiarité qui se gagne au prix de bien des efforts, note Maupassant :

Paris est le fumier des artistes ; ils ne peuvent donner que là, les pieds sur les trottoirs et la tête dans son air capiteux et vif, toute leur complète floraison. Et il ne suffit pas d'y venir ; il faut en être, il faut que ses maisons, ses habitants, ses idées, ses mœurs, ses coutumes intimes, sa gouaillerie, son esprit vous soit familier de bonne heure. Quelque grand, puissant, génial qu'on soit, on garde, quand on ne sait pas devenir parisien jusqu'aux moelles, quelque chose de provincial.

Tel est le cas, par exemple, de Louis Bouilhet :

1. *Fleurs de bitume, petits poèmes parisiens*, Paris, Alphonse Lemerre, 1878, p. 136 : « Quand le marteau du vieux forgeron, le Destin, / M'écrase sur l'enclume ainsi qu'un liard de beurre, / Et rembarre au néant mon avenir éteint, / Mon âme saigne et pleure ; / Mais étant à Paris, pays blaguicole, / Du matin au soir, j'en ris, / Et rigole, rigole. »

2. Lettre à madame Hanska, 22 janvier 1843.

3. Th. Gautier, « Paris-capitale », *Tableaux de siège, Paris 1870-71*, Paris, Charpentier, 1871, p. 365.

Bouilhet, dont les poésies détachées sont comparables aux plus belles choses des grands poètes, montre dans son théâtre, plein cependant de richesses exceptionnelles, une certaine tendance vers une grandeur un peu convenue dont il se fût peut-être débarrassé s'il avait pu, comme bien d'autres, venir à vingt ans sur les boulevards⁴.

Tel est encore le cas, selon Bourget cette fois, de Flaubert :

Provincial, – entendez par là que la vive et légère façon de prendre en plaisanterie les choses sérieuses, de railler ses propres exaltations, de mettre, si vous voulez, une mesure et comme une perspective dans ses amours et dans ses haines, lui manqua toujours. Le sens de ce que les Parisiens appellent du très vilain mais très expressif terme de « blague » ne s'éveilla jamais chez lui. Il a pu respirer l'air du boulevard et celui des salons, il fut toujours un étranger⁵.

En fait, la géographie est bien malmenée dans cette affaire. Tout d'abord le terme *province* est à entendre comme une entité sociologique et éthique : il faudrait plutôt parler de provincialité, provincialité caractérisée par le décalage, l'immobilité et l'ennui. C'est la raison pour laquelle existe une catégorie dont le nom pourrait sembler oxymorique, mais qui dans les faits ne l'est pas, les provinciaux de Paris, ainsi décrits par Maupassant :

Ils ne savent rien, ne soupçonnent rien de la vie passionnante, énervante et précipitée de la grande ville qu'ils habitent. Ils sont à Paris comme ils seraient à Clermont-Ferrand, et cela uniquement parce qu'ils sont nés dans une peau de provincial, nés pour une habiter une petite ville⁶.

C'est donc une question non pas de lieux, mais de nature. N'y intervient pas non plus de critère sociologique :

On croit souvent que ce provincialisme tient à leur position modeste, non pas, car on rencontre à tout moment quelque employé à deux mille francs ; tapi tout le jour dans quelque sombre bureau, et sortant de là pour courir la ville, les théâtres, les salons, Parisien jusqu'aux moelles à qui rien n'échappe de toutes les nuances infinies, imperceptibles, bizarres, opposées et diverses dont est fait l'esprit parisien⁷.

Tout Parisien n'est donc pas forcément parisien.

S'il existe des provinciaux de Paris, on doit aussi noter l'existence de la catégorie inverse : les Parisiens de province. Car il faut le répéter, aussi curieux que cela puisse paraître, il n'est pas besoin d'être né à Paris pour être parisien. Champfleury offre une incarnation de ce type dans *Les Bourgeois de Molinchart*, en la personne de Louise. Si Louise se présente, dès le premier chapitre, comme une héroïne romantique particulièrement touchante, elle n'est pas niaise pour autant. Non seulement elle est dénuée des défauts que partagent ses concitoyens molinchartais, mais encore sait-elle faire preuve d'un esprit qui la « parisianise » en quelque sorte : « La femme est charmante, bien élevée, une sorte de Parisienne égarée dans Molinchart », explique le comte à sa mère⁸. De fait, la jeune femme, sans être jamais allée à Paris, connaît aussi bien que le comte toutes les nuances de l'art de la pointe. Seulement, contrairement au jeune homme, elle n'en use jamais à l'encontre de son mari ou de ses voisins :

– Il ne vous reste plus, dit la femme de l'avoué, qu'à mettre de côté un reste de raillerie parisienne, que personne ici ne devine, mais que je comprends parfaitement. Il est trop facile de plaisanter de pauvres provinciaux qui ne sont jamais sortis de chez eux.

Une telle charité est aussi peu parisienne que possible, force est de le constater.

4. Maupassant, « Louis Bouilhet » (*Le Gaulois*, 21 août 1882), *Chroniques*, II, Paris, UGE, coll. « 10/18 », 1980, p. 119.

5. *Essais de psychologie contemporaine*, appendice D, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1993, p. 111.

6. « Pot-Pourri » (*Le Gaulois*, 3 janvier 1883), *Chroniques*, II, éd. citée, p. 119.

7. *Ibid.*

8. *Les Bourgeois de Molinchart* (1855), Éditions Ressouvenances, 1994, p. 63.

Provinciaux de Paris, Parisiens provinciaux, on ne résistera pas au plaisir d'évoquer une troisième catégorie que constitueraient les Parisiens *en* province et qui serait vouée au désastre. Jules Janin en donne un rapide aperçu dans un conte intitulé « La vallée de Bièvre » :

[...] quelqu'un vint de Paris, ou plutôt tout Paris vint à nous dans la voiture de quelqu'un : un de ces premiers venus très-aimables sur le boulevard du Gand, au foyer de l'Opéra, un des héros du Paris futile, traîné par un beau cheval ; jeune homme d'une gaieté toute parisienne, très-bon jeune homme au fond, spirituel, obligeant, affable, amusant, élégant dans ses manières et dans son langage, d'une grande fortune et d'un beau nom, [...]...un homme, en un mot, parfait, mais parfait à Paris... hors de Paris insipide, ennuyeux, un véritable animal hors de son élément, qui marche et parle au hasard, sans savoir ce qu'il dit, un être insupportable⁹...

Cette transplantation malheureuse est moins souvent décrite, au XIX^e siècle, que son pendant – la transplantation ratée d'un provincial à Paris : l'esprit de Paris jouit d'un tel crédit que seul un Janin, « enfant de la rhétorique parisienne » comme il se présente lui-même¹⁰, peut se permettre un tel jugement.

Parmi les provinciaux, certains parviennent tout de même à acquérir l'esprit qui fait d'eux des Parisiens. On peut supposer que la double *régionalité* ainsi acquise leur confère une vue plus claire des nuances spirituelles à la française. C'est le cas d'Alphonse Daudet, « si attachant causeur » pour citer les Goncourt¹¹ et dont la conversation faisait les délices de ses amis. Conversation qui se situe justement à la croisée de la gaieté méridionale, native, et de l'esprit de Paris, acquis :

Puis c'est Alphonse Daudet, qui apporte l'air de Paris, du Paris vivant, viveur, remuant et gai. Il trace en quelques mots des silhouettes infiniment drôles, promène sur tout et sur tous son ironie charmante, méridionale et personnelle, accentuant les finesses de son esprit verveux par la séduction de sa figure et de son geste et la science de ses récits, toujours composés comme des contes écrits¹².

Ainsi Maupassant reprend-il à son compte la territorialisation spirituelle déjà évoquée. Or Daudet lui-même a bien conscience du tiraillement qui est le sien entre l'esprit blagueur que lui a instillé Paris et la prégnance de la galéjade qui lui vient de son enfance méridionale. Revenant à Paris après un séjour à Arles, il écrit : « Maintenant, je suis redevenu parisien, sceptique, railleur, mauvais comme la gale¹³. » L'esprit de Paris aurait donc dénaturé la galéjade :

Et moi aussi, je suis un *galejaivé*. Dans les brumes de Paris, dans l'éclaboussement de sa boue, de ses tristesses, j'ai peut-être perdu le goût et la faculté de rire ; mais à lire Tartarin, on s'aperçoit qu'il restait en moi un fond de gaieté brusquement épanoui à la belle lumière de [l'Algérie]¹⁴.

Il faut évidemment faire la part ici de la nostalgie éprouvée par l'auteur envers sa Provence. Mais il reste que l'esprit de Paris, qui pourtant conféra à l'auteur son sens aigu du ridicule et de la bêtise, ne sort pas victorieux de cette confrontation. On trouve, dans les *Contes du lundi*, un jugement sans appel proféré par la vieille fée Mélusine, arrêtée alors qu'elle s'apprêtait à incendier Paris :

Je brûlais Paris parce que je le hais, parce qu'il rit de tout, parce que c'est lui qui nous a tués. [...] Paris s'est moqué de nous sur ses théâtres. Nos enchantements sont devenus des trucs, nos miracles des gaudrioles¹⁵...

9. Jules Janin, « La vallée de Bièvre », *Contes fantastiques et des contes littéraires* (1863), Slatkine, 1979, p. 94.

10. *Le Livre*, Paris, Plon, 1870, p. 286.

11. Edmond de Goncourt, *Journal*, 27 juin 1881, éd. Robert Laffont, t. II, p. 900.

12. Guy de Maupassant, « Gustave Flaubert », *Chroniques*, éd. « 10/18 », t. III, p. 121.

13. Lettre à Timoléon Ambroy, 16 avril 1865, in Lucien Daudet, *Vie d'Alphonse Daudet*, Gallimard, 1941, p. 49-50.

14. Alphonse Daudet, « Histoire » de *Tartarin de Tarascon*, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », t. I, p. 574.

15. « Les fées de France », *Contes du lundi*, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », t. I, p. 711-12.

Chez le méridional parisien, la répulsion l'emporte donc sur l'admiration.

Inversement, un grand maître de l'esprit de Paris a tout fait, au XIX^e siècle, pour faire oublier son extranéité – c'est donc un cas intéressant pour notre analyse : Albert Wolff. Né à Cologne, Wolff rêvait de partir à Paris et y parvint : « Il allait connaître ce peuple gai, rieur, toujours en fête, tel qu'il le voyait dans les joyeux romans de Paul de Kock », lit-on dans la biographie que lui consacre Gustave Toudouze en 1883¹⁶. La principale difficulté consista pour lui dans l'acquisition de ce fameux esprit :

La conscience vague de son automatique raideur d'étranger lui venait, avec le sentiment tous les jours grandissant de la multitude de choses paraissant le séparer à jamais de cette allure vivace et exubérante du Parisien, de cette physionomie pétillante d'esprit, de cette houle blagueuse et sceptique qui est comme l'ensorcelante atmosphère de Paris¹⁷.

Tout aussi intéressante que la fascination exercée par l'esprit de Paris sur Wolff est celle qu'il exerce sur son biographe, plein de compassion pour la difficulté de la tâche :

Mais vaincre son accent, se débarrasser des nuages et du sentimentalisme brumeux des bords du Rhin, s'initier aux secrets de cette langue vive, alerte, qui n'est certainement pas la plus pure ni la plus grammaticale de toute la France, mais qui est une sorte de quintessence du français, et se nomme le parisien ! il y renonçait d'abord, épouvanté !

Certes, l'excellent M. Lion [son professeur de français à Cologne] lui avait appris à se perfectionner dans la belle prose imagée de Fénelon, mais entre le *Télémaque* et le parisien, cette langue composée de blague féroce, d'énorme jobardise, de potins et d'enthousiasme, – il y avait un monde¹⁸ !

Aussi Toudouze rend-il hommage à l'aisance avec laquelle Wolff se lance dans la bataille de la petite presse,

[...] luttant d'esprit, de verve gouailleuse, de parisianisme raffiné, avec ces écrivains si humoristiques, Véron, Huart, Leroy, Blum, Rochefort, des Français, des Parisiens d'origine, qui n'avaient pas eu comme lui besoin de transformer leur sang et leur cerveau pour parler et écrire ainsi¹⁹.

Les premiers articles de Wolff n'ont rien d'exceptionnel, sinon de réaliser ce tour de force : être parisiens. Wolff réussit donc à battre « la menue monnaie de l'esprit courant les rues de Paris, le bagou sceptique et peu littéraire qui vole au ras de l'asphalte sur nos grands boulevards mondains, sans élévation ni portée réelle²⁰ ». Il s'agit de nouvelles à la main, de causeries, de petits dialogues, parus dans *Le Charivari* à partir de 1859 et qui, « sans prétention, ont une allure amusante et gaie absolument incompatible avec les lourds cerveaux germaines. Tout cela n'était nullement déplacé entre les minuscules dessins de Cham ou des grandes pages fantaisistes de Daumier ». Il s'agit surtout d'exercices permettant au jeune écrivain allemand de « rompre sa plume et sa tournure d'esprit à la légèreté facile et bonne vivante du pays où il cherchait à trouver sa place²¹... » Seul accroc dans cette métamorphose, Wolff ne parvint jamais à acquérir le chic parisien et continua à s'habiller avec un goût déplorable : « S'il a su transformer son cerveau au point d'en faire l'expression la plus entière de l'esprit parisien, il n'a jamais su transformer sa manière de choisir et de porter le vêtement²² », conclut Toudouze.

Wolff et Daudet constituent donc deux cas intéressants : l'esprit de Paris est chez eux non pas inné mais acquis et les rapports qu'ils entretiennent avec cette acquisition illustrent à merveille l'importance de ce fait stylistique au XIX^e siècle.

16. Gustave Toudouze, *Albert Wolff, histoire d'un chroniqueur parisien*, Paris, V. Havard, 1883, p. 80.

17. *Ibid.*, p. 81.

18. *Ibid.*, p. 82.

19. *Ibid.*, p. 111-112. Louis Huart, L. Leroy et Pierre Véron collaborèrent au *Charivari* à partir de 1858.

20. *Ibid.*, p. 112.

21. *Ibid.*, p. 113.

22. *Ibid.*, p. 126.

Fait stylistique dont la définition, on l'a déjà dit, pose problème. Différentes approches au XIX^e siècle permettent d'en préciser les contours. La première consiste à mettre en avant sa facilité. Que ce soit chez un partisan, Jules Janin, ou chez un détracteur, Émile Zola, on retrouve une description analogue. Janin, par sa longue pratique du journalisme, a parfaitement conscience que l'esprit de Paris est « frivole mais bon, peu dévoué mais aussi fort peu exigeant ; flexible non par lâcheté mais par indifférence [...] tant il est changeant et mobile, léger, vaniteux, sceptique, moqueur tout en dehors²³ ». La critique n'en est pas vraiment une : Janin cherche visiblement à racheter l'esprit de Paris, les tournures adversatives qu'il emploie le prouvent. D'ailleurs le style même du critique participe de cette légèreté, style que Sainte-Beuve décrivait en ces termes :

[Janin] s'est fait un style qui, dans les beaux jours, et quand le soleil rit, est vif, gracieux, enlevé, fait de rien, comme ces étoffes de gaz transparentes et légères que les anciens appelaient de l'air tissé. Ou encore ce style prompt, piquant, pétillant, servi à la minute, fait l'effet d'un sorbet mousseux et frais qu'on prendrait sous la treille²⁴...

Pétitement du sorbet qui ne va pas sans rappeler le pétitement du vin de Champagne si souvent employé pour métaphoriser l'esprit de Paris. Mais si cette légèreté est appréciée ici, elle l'est beaucoup moins ailleurs. Voici, en effet, comment la définit Zola dans un article intitulé « De la moralité en littérature » :

Si vous êtes parisien, j'entends au petit sens du mot, vous effleurez les sujets, vous les traiterez en homme gai, sceptique, paradoxal, vous aurez une observation de surface, aiguillée de mots, fleurie par la mode, vous vous en tiendrez à la petite comédie qui se joue devant le public, avec toutes sortes de réserves et de conventions²⁵...

Par « petit sens du mot », Zola entend à l'évidence le sens péjoratif de *parisien*, c'est-à-dire une superficialité consubstantielle qui est à l'opposé du véritable esprit :

[...] au contraire, si vous êtes humain, vous épuiserez les sujets, vous les traiterez en savant qui veut tout voir et tout dire, vous mettrez à nu vos personnages et vous les poursuivrez jusque dans les misères et les hontes qu'ils se cachent à eux-mêmes. Voilà pourquoi Nana a été déclarée fautive par les débauchés parisiens, désireux d'en rester aux crayonnages menteurs et provocants de *La Vie parisienne*.

On retrouve ici la dimension décryptive du réel propre au naturalisme : aller voir dessous, derrière, soulever, creuser, toute une démarche qui se situe aux antipodes de l'esprit de Paris, crayonnage superficiel. Zola fait en outre allusion aux critiques adressées à son roman *Nana*, allusion qu'il est jubilatoire de confronter avec l'analyse inspirée par le même roman à Léopold Lacour dans un ouvrage intitulé *Ganlois et Parisiens* et consacré à Eugène Labiche, Henri Meilhac, Ludovic Halévy et Edmond Gondinet²⁶. Meilhac et Halévy incarnent merveilleusement, selon Lacour, l'esprit de Paris : « MM. M et H ont le mousseux du champagne : ils nous mettent dans le sang une fièvre subtile ; c'est une impression délicieuse, la griserie légère d'un fin souper²⁷. » Ces deux Parisiens parisiennent à la perfection : « C'est dire qu'ils ne s'emportent point, qu'ils ne prêchent point. [...] Ils sont de purs artistes, effleurant d'une main souple la surface brillante d'un

23. *Les Catacombes*, t. II, Paris, Werdet, 1839, p. 94.

24. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II, Paris, Garnier, 1902, p. 83.

25. Émile Zola, « De la moralité dans la littérature », *Le Messager de l'Europe*, oct. 1880, janv. et août 1881, repris dans *Documents littéraires*.

26. Paris, Calmann Lévy, 1883.

27. *Op. cit.*, p. 209.

monde pourri²⁸. » Le monde pourri dont il est question ici est en particulier celui des cocottes :

C'est ainsi que la malice souvent très vive de nos écrivains corrige et relève ce qu'il y a d'assez peu moral dans leur optimisme. Immoralité dès lors exquise, toute de verve, se purifiant à la flamme de l'esprit. MM Meilhac et Halévy sont les Philintes narquois du monde des cocottes²⁹.

Voilà qui règle en un tour de main la question de la moralité chère à Zola ! Mais alors comment concilier l'optimisme des uns et le pessimisme de l'autre ? Lacour résout la difficulté avec le même parti-pris :

Que la réalité, nullement embellie, soit lamentable, je l'avoue. Et M. Zola n'a pas tort lorsqu'il dit : « On met en avant des exceptions... Eh bien, grattez le vernis, grattez les phrases volées, vous trouverez la grossièreté et la sottise originelles [...] ». Oui, si pimpantes que soient les apparences de la haute prostitution parisienne, elle est dans son fond la tristesse et l'imbécillité mêmes. Mais quoi ! Si nos auteurs ne vont pas au-delà des apparences et même les embellissent, ils nous amusent sans nous tromper. Du moins, leur fantaisie, serrant de près l'observation, n'éveille en nous qu'une illusion légère, transparente en quelque sorte. Il y a là un art très raffiné, essentiellement français³⁰.

Autrement dit, certes Zola a raison quand il décrit les dessous de la prostitution ; mais il n'est pas assez spirituel pour décrire, pour rendre l'illusion sur laquelle ce monde est fondé. Les cocottes de Meilhac et Halévy ont ce qui manque à Nana, le « chic parisien » :

Que la verve des « filles » les plus spirituelles soit une verve de seconde main ; la distinction des plus distinguées une parure d'emprunt, cela est vrai ; mais puisqu'elles font illusion quand il leur plaît, cette illusion, rendez-nous la sensible, quitte à la détruire après coup. Or le romancier naturaliste ne l'a pas fait naître un instant en nous. Les comédies de MM. M et H corrigent l'étude de M. Zola, en reposent³¹.

On imagine sans peine les grincements de dents de Zola, pourtant habitué à se voir reprocher son manque d'esprit, à la lecture de ces lignes (si tant est qu'il les ait lues !) Conservons en tout cas pour notre analyse l'idée d'un effleurement de bon aloi propre au Parisien :

Qui s'indigne aisément, grossit les choses. Le Parisien de race « s'emballe » rarement, voit juste. De là son optimisme. Le vice a souvent un côté ridicule, quelquefois un intérêt artistique. Le Parisien s'amuse de l'un, jouit de l'autre, – de l'un et de l'autre lorsqu'ils sont unis. Et maintes fois ils le sont.

Où les naïfs se fâchent, le Parisien sourit³².

La légèreté consubstantielle à l'esprit de Paris proviendrait donc de l'élégance et de la distance de qui le pratique. Il faut donc être revenu de tout, et Maupassant ne dit pas autre chose dans sa chronique « Fin de saison » :

[Le Parisien] n'a guère de morale et guère de croyance, guère d'opinion, et guère de religion, bien qu'il en montre par décence et par savoir-vivre ; il s'intéresse à tout sans se passionner plus d'une semaine au plus. Son esprit est ouvert à tout, accepte tout, regarde tout, s'amuse de tout et se moque de tout après avoir cru à tout³³.

De tels propos font ressortir un autre angle sous lequel est souvent envisagé l'esprit de Paris par ses partisans comme par ses détracteurs : le scepticisme. L'esprit de Paris se moque de tout, ne croit en rien. Un exemple entre mille, particulièrement immoral : un conte de Coquelin cadet et de Camille de Sainte-Croix intitulé justement « Gâté parisienne » et inséré dans le recueil *Cent contes secs*. Un nommé Plantureau, à la fin d'une « joyeuse nuitée », rentre chez lui et tombe sur deux

28. *Ibid*, p. 210.

29. *Ibid*, p. 234.

30. *Ibid*, p. 236-237.

31. *Ibid*, p. 238-239.

32. *Ibid*, p. 255.

33. Maupassant, « Fin de saison » (*Gil Blas*, 17 mars 1885), *Chroniques*, t. III, éd. citée, p. 136.

croque-morts portant en civière le cadavre d'un enfant ; machinalement le « bohème » leur emboîte le pas et apprend qu'il s'agit du fils d'une fille de Montmartre « qui l'avait mis au monde elle ne savait comment et le laissait partir avec une parfaite indifférence³⁴ » ; la besogne achevée, Plantureau invite les hommes à déjeuner à condition qu'il les ramène chez la mère de l'enfant ; l'un des croquemorts laisse entendre à la femme qu'il s'agit peut-être du père :

Plantureau entendit. Lui et la fille se regardèrent, puis murmurèrent presque en même temps, cherchant à rappeler des souvenirs qui les fuyaient : « Au fait, c'est possible... » Et la fille ajouta : « Est-ce qu'on sait, à Paris³⁵ ? »

Cette « gaieté parisienne » brille par son goût douteux, mais manifeste surtout combien l'adjectif *parisien* recouvre le bafouement de toute valeur morale ou simplement humaine, y compris l'amour maternel. Ce qui l'emporte, c'est la distance adoptée face au réel et le goût du bon mot. C'est bien ainsi que l'entendait Lacour dans l'ouvrage précédemment évoqué, lorsqu'il évoquait la « sérénité sceptique de l'esprit parisien » :

Violent par boutades, tragique à ses heures, cet esprit, lorsque sa passion ne l'aveugle pas, est d'une sagacité, d'une gaieté, uniques au monde. Dans la passion même, alors qu'il déclame, perce encore la blague. Blague triomphante quand il est maître de lui, vraiment lui. Titi ou boulevardier, le Parisien a le génie du mot. De là sa clairvoyance³⁶.

Il est donc exceptionnel de prendre le Parisien doué d'esprit en flagrant délit de sérieux, exception qu'on trouvera toutefois dans le 15^e numéro du *Panurge, Journal parisien* (7 janvier 1883), dans un article intitulé « La Folie » et consacré à une jeune et charmante comédienne qui vient d'être internée :

Aujourd'hui, qu'on pardonne à Panurge d'être sévère. Il est des heures où le journaliste parisien rentre chez lui le cœur triste et l'imagination surexcitée. En prenant la plume, il laisse de côté son large rire des bons jours, et comme il vient de marcher, sans y prendre garde, sur une de nos terribles plaies sociales, une larme furtive glisse au bord de ses paupières.

Facilité, scepticisme : telles sont, le plus souvent, les facettes de l'esprit de Paris, ce qui explique pourquoi il se voit systématiquement renvoyé à un autre esprit, omniprésent au XIX^e siècle : la blague. Comme si l'on ne pouvait évoquer l'esprit de Paris sans évoquer la blague. Toudouze, on l'a vu, définissait l'esprit « parisien » comme « cette langue composée de blague féroce, d'énorme jobardise, de potins et d'enthousiasme³⁷ ». S'il est aisé d'expliquer le terme *jobardise* – attitude qui consiste à duper les jobards, c'est-à-dire « les personnes crédules et un peu sottes », pour citer Pierre Larousse –, *blague* pose plus de difficultés. Sa définition suppose qu'on se réfère au contexte historique de Paris au XIX^e siècle : Paris, capitale de l'esprit on l'a dit, ce qui lui confère une supériorité dont les Parisiens se délectent et qu'ils convertissent en excès de raffinement ; sans cesse les traits d'esprit affluent et se doivent d'être encore plus subtils, encore plus originaux que les précédents.

À bas les conventions, les règles, les normes : l'esprit de Paris se caractérise toujours par son *impertinence*, mais ce qui a changé par rapport au siècle de Figaro, c'est la montée générale du sens critique. Au fil des révolutions et des changements de régime, les Parisiens sont devenus cyniques et revenus de tout. La désillusion l'emporte et l'esprit de Paris devient, pour citer les Goncourt, « la formule légère et gamine du blasphème, la grande forme moderne, impie et charivarique du doute universel et du pyrrhonisme national³⁸ ». Toutefois ce sarcasme parisien est l'aboutissement, non pas d'une véritable maturité intellectuelle et philosophique, mais du pourrissement de la civilisation

34. Camille de Sainte-Croix, Coquelin cadet, « « Gaité parisienne », *Cent contes secs*, Paris, P. Ollendorff, 1894, p. 35.

35. *Ibid.*, p. 36.

36. L. Lacour, *op. cit.*, p. 255.

37. *Ibid.*, p. 82.

38. *Manette Salomon*, Folio, 1996, p. 108.

moderne. Le nom que donnent à ce cynisme généralisé les écrivains qui, tels les Goncourt ou Flaubert, le haïssent, c'est justement la blague. Or, comme le note Flaubert dans sa *Correspondance*, « l'humanité est partout, mon cher monsieur, mais la blague plus à Paris qu'ailleurs, j'en conviens³⁹ ». Quant aux Goncourt, ils présentent la blague dans *Manette Salomon* comme le « Credo farce du scepticisme, la révolte parisienne de la désillusion⁴⁰ ». Blague et esprit de Paris semblent donc indissolublement liés : « Le Français est essentiellement *blagueur*, le Parisien surtout », note Charles Maussion dans l'article « Blague » du *Grand Dictionnaire du dix-neuvième siècle* de Pierre Larousse⁴¹. Lien encore plus frappant dans la condamnation proférée par les Goncourt et Flaubert ; il s'agirait dans les deux cas d'une gouaille railleuse dont on trouverait une expression frappante dans le petit journal : « Le petit journal grattait et chatouillait par là une des plus misérables passions de la petite bourgeoisie. Il donnait une voix et une arme à son impatience de l'inégalité des individus devant l'intelligence et le renom », expliquent les Goncourt dans *Charles Demailly*⁴². Et Flaubert de renchérir sur « l'état mental extraordinaire » de la France bourgeoise, dans ces années-là :

Cette folie est la suite d'une trop grande bêtise, et cette bêtise vient d'un excès de blague, car, à force de mentir, on était devenu idiot. On avait perdu toute notion du bien et du mal, du beau et du laid. Rappelez-vous la critique de ces dernières années. Quelle différence faisait-elle entre le sublime et le ridicule ? Quel irrespect ! quelle ignorance ! quel gâchis ! « Bouillon ou rôti, même chose ! » et en même temps quelle servilité envers l'opinion du jour, le plat à la mode⁴³.

La blague, profanant ce qu'il y a de plus haut ou de plus grave, condamne l'époque à la médiocrité, mais surtout à la stérilité.

Il semble donc difficile, dans une tentative d'approche définitoire de l'esprit de Paris, de faire l'économie d'un rapprochement avec la blague. Si ce n'est que le premier conserve un prestige géographique – la supériorité spirituelle de Paris sur la province, voire sur le reste du monde – qui le démarque de la méfiance dont la seconde va faire peu à peu l'objet, à partir des années 1850 et jusqu'à la fin du siècle. L'esprit de Paris continue, lui, à conférer à ses détenteurs un esprit de supériorité rarement bafoué par les provinciaux qui en sont démunis. En voici un exemple anecdotique et amusant : en février 1902 commence à paraître, tous les samedis, un journal parisien qui choisit, pour annoncer la veine dont il se réclame, le titre « Rabelais » – de l'auteur de *Gargantua* il ne conserve en réalité que la gauloiserie la plus égrillarde ; or le voilà pris à parti par un autre *Rabelais*, niçois celui-là, et autrement plus ancien puisqu'il commence à paraître en 1880 ; la riposte du Parisien est exemplaire :

Réponse à un roquet

Le *Rabelais*, qui n'arbore aucun sous-titre fallacieux, qui n'a aucune prétention littéraire, ni satirique, ni politique, ni QUELQUEFOIS PIS (?), a été pris dernièrement à parti par un folliculaire obscur et mal élevé de Nice.

[...] Il s'agit en l'espèce (espèce de quoi ? vous l'allez voir) d'un nommé Hardy-Polday, directeur-propriétaire d'un journal niçois : le *Rabelais*, paraissant tous les « samedis », orné de cette invraisemblable explication : LITTÉRATURE, SATIRE, POLITIQUE, ET QUELQUEFOIS PIS (oui, ma chère !). Le QUELQUEFOIS PIS est, n'est-il pas vrai, un poème de balourdise ?⁴⁴

Or, quelques mois plus tard⁴⁵, le journal change de nom et devient le *Rab'lais de Paris*, sans qu'aucune explication ne soit fournie par la rédaction. « Manque d'éducation » et « balourdise » du provincial, mépris moqueur et distance de bon ton chez le Parisien : le tableau, tout caricatural qu'il soit, ne souffre aucune discussion et l'affirmation éponyme de la localisation parisienne du journal compense largement l'humiliation d'avoir dû céder face au provincial.

39. *Correspondance*, Conard, 1930, 2^e série, p. 444.

40. Les Goncourt, *Manette Salomon* (1867), nouvelle édition, Paris, Charpentier, 1897, p. 28.

41. M. de Maussion, cité dans le *Grand Dictionnaire du dix-neuvième siècle* de Pierre Larousse, article « Blague ».

42. Les Goncourt, *Charles Demailly* (1860), Paris, Charpentier, 1896, p. 24.

43. *Correspondance*, 29 avril 1871, Paris, Conard, 6^e série, p. 229.

44. *Le Rabelais*, 10 février 1903, n°52.

45. Le 7 juillet 1903.

Mais la difficulté de circonscrire réellement les contours définitoires de l'esprit de Paris reste entière. Car comment subsumer sous la même dénomination les lourdes grivoiseries du *Rabelais* que je viens d'évoquer et l'esprit d'un Coppée ainsi décrit par Edmond de Goncourt :

Oui, Coppée, c'est par excellence le causeur parisien du siècle de la blague, avec tout l'admirable sous-entendu de la conversation de nous autres, les phrases commencées, finies par un rictus sardonique, les allusions farces à des choses ou à des faits connus du monde *select* et pourri de l'intelligence⁴⁶.

L'esprit de Paris se présente cette fois comme une verve bigarrée, mêlant des pointes délicates à des drôleries plus lourdes. Dans la presse au contraire, il consisterait à rabaisser les réalités les plus sérieuses, pour le plaisir d'un bon mot. Zola décrit ainsi les journalistes de la petite presse, « hommes d'esprit qui n'ont que de l'esprit » :

[...] car ils perdent pied dès la seconde phrase, et rien n'est plus irritant ni plus douloureux que cette blague parisienne, mirlitonnant à faux sur des sujets où il n'y a pas le plus petit mot pour rire [...]. Leurs phrases ont beau sonner des fanfares : elles cachent une soumission aux sottises courantes, elles répètent les lieux communs, elles traînent l'intelligence humaine dans la banale ornière de tout le monde⁴⁷.

« L'idée est la grande ennemie des hommes d'esprit » qui, par contre, se complaisent dans des anecdotes plus ou moins grivoises, rapportées à mots couverts.

Dès lors on pourrait être tenté d'apparenter ce « ton petit journal » au langage de la bohème, tel que le décrit Murger dans la préface des *Scènes de la vie de Bohème*. Bohème qui, rappelons-le, « n'existe et n'est possible qu'à Paris⁴⁸ ».

La bohème parle entre elle un langage particulier, emprunté aux causeries de l'atelier, au jargon des coulisses et aux discussions des bureaux de rédaction. Tous les éclectismes de style se donnent rendez-vous dans cet idiome inouï, où les tournures apocalyptiques coudoient le coq-à-l'âne, où la rusticité du dicton populaire s'allie à des périodes extravagantes sorties du même moule où Cyrano coulait ses tirades matamores ; où le paradoxe, cet enfant gâté de la littérature moderne, traite la raison comme on traite Cassandra dans les pantomimes ; où l'ironie a la violence des acides les plus prompts, et l'adresse de ces tireurs qui font mouche les yeux bandés⁴⁹.

Alliance de mots étranges, acceptions bizarres dans lesquelles sont pris les mots courants, tournures paradoxales et ironiques, acerbes et cruelles, tels sont le style et la rhétorique propres à la petite presse : la Bohème a appris à lire dans les journaux et sur les théâtres de boulevard, et c'est à travers ce prisme linguistique qu'elle appréhende la réalité.

Enfin, comment parler de l'esprit de Paris sans évoquer la figure du *titi*, c'est-à-dire, pour reprendre la définition d'Alfred Delvau dans son *Dictionnaire de la langue verte*, l'« enfant qui croit comme du chiendent entre les pavés du sol parisien, et qui est destiné à peupler les ateliers ou les prisons ». Le gamin de Paris possède une gouaille inégalable ; aussi revient-il à plusieurs endroits de la longue analyse de la blague proposée par les Goncourt dans *Manette Salomon* (ch. VII) : « formule légère et *gamine* du blasphème », « qui coule des lèvres du *môme* et lui fait jeter à une femme enceinte : “Elle a un polichinelle dans le tiroir !” », « la revanche des *petits* contre les grands, pareille au trognon de pomme du *titi* dans la fronde de David ». Le gamin de Paris est effronté, il se moque de tout. Il ne possède rien, ne tient à rien et l'argot qu'il utilise est l'équivalent linguistique de l'indépendance que lui confère ce dénuement. Indépendance qui peut s'élever au rang d'une véritable philosophie, d'un héroïsme insolent, bien qu'on ne puisse jamais mesurer la part de bravade qui entre dans ce stoïcisme d'un nouveau genre – Gavroche meurt en chantant sur les barricades.

L'esprit de Paris s'apparente donc à toute une série de langages et de formes d'esprit plutôt disparates – dont on pourrait d'ailleurs encore allonger la liste. Trois points communs semblent

46. *Journal*, 7 janvier 1892, t. III, p. 652.

47. « Nos hommes d'esprit », *Une Campagne*, p. 211-216.

48. *Scènes de la vie de bohème* (1851), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1988, p. 34.

49. *Ibid.*, p. 42.

pourtant pouvoir se dégager : une communauté chronologique évidemment, le XIX^e siècle, un penchant au scepticisme gouailleur ensuite, enfin un sentiment de supériorité que certains jugeront intolérable.

Ce qui nous amène, pour terminer, à nous interroger sur les différentes postures, axiologiques cette fois, adoptées au XIX^e siècle face à l'esprit de Paris. À l'évidence, le spectre en est très large, vu les positions extrêmes adoptées par les uns et par les autres. Zola, on l'a vu, n'a pas de mots assez forts pour condamner l'esprit de Paris. Flaubert, lui, l'apparente à la blague et ne peut donc qu'y répugner :

C'est là qu'est *le souffle de vie*, me dis-tu, en parlant de Paris. Je trouve qu'il sent souvent l'odeur des dents gâtées, ton souffle de vie. Il s'exhale pour moi de ce Parnasse où tu me convies plus de miasmes que de vertiges. Les lauriers qu'on s'y arrache sont un peu couverts de merde, convenons-en.

Et à ce propos, je suis fâché de voir un homme d'esprit comme moi renchérir sur la marquise d'Escarbagnas, qui croyait que « hors Paris, il n'y avait point de salut pour les honnêtes gens ». Ce jugement me paraît être lui-même provincial, c'est-à-dire borné. [...] Certes il y a une chose que l'on gagne à Paris, c'est le toupet, mais l'on y perd un peu de sa crinière⁵⁰.

Les Goncourt, eux, manifestent une très curieuse ambivalence face à un objet stylistique qui les fascine autant qu'il les répugne – on l'a vu dans l'admiration avec laquelle il évoque l'esprit parisien de Coppée.

Chez les journalistes et un grand nombre de critiques, la supériorité détenue par l'esprit de Paris ne saurait être discutée : on en a vu deux illustrations, chez Toudouze à propos d'Albert Wolff et chez Lacour à propos de Meilhac et Halévy. La morgue du *Rabelais* parisien le montre aussi. Chez d'autres écrivains, la répulsion s'exprime pourtant tout aussi nettement. Louis Veuillot, dans *Les Odeurs de Paris*, essai paru en 1866, est catégorique :

Le voyou, le Parisien naturel, ne pleure pas, il pleurniche, il ne rit pas, il ricane ; il ne plaisante pas, il blague ; il ne danse pas, il chahute ; il n'est pas amoureux, il est libertin⁵¹.

Éclairante aussi la nouvelle de Paul Bourget intitulée « Le Jour de l'an d'un ironiste » et publiée dans *L'Envers du décor* en 1917⁵². Elle met en scène un journaliste parisien nommé Blondet, comme dans *La Comédie humaine* :

Notre confrère lui ressemble par sa légèreté d'esprit, le gaspillage effréné d'un talent qui eût pu être délicieux, le laisser aller de ses mœurs, un complet scepticisme, et avec cela une certaine ingénuité, le don de se prêter encore à l'impression du moment⁵³.

« Blondet le rigolo, cette “ficelle” de Blondet, Blondet l'ironiste » est un « professionnel de la blague dont la formule favorite était un “c'est très farce” également prononcé devant les pires infamies, et devant les plus chauds enthousiasmes⁵⁴ ». Or le personnage connaît une profonde émotion en revoyant son premier amour, mais il flétrit cette rencontre par une franchise déplacée. L'auteur le dévalorise donc largement : à peine son émotion finale le rachète-t-elle de son scepticisme habituel. Pour Bourget, l'esprit de Paris déchoit trop vite en une blague de mauvais aloi : « Le Parisien, comme les créatures nerveuses, tourne aisément ses qualités en défauts ; superficiel parce qu'il est rapide, volontiers gouailleur parce qu'il est très fin... », explique-t-il dans une chronique publiée dans *Le Parlement* le 25 novembre 1881 (« Comment on fonde une revue »).

50. Lettre à Maxime Du Camp, 26 juin 1852, *Correspondance*, t. II, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1980, p. 114-5 (en fait, la réplique citée par Flaubert se trouve dans *Les Précieuses ridicules*, scène IX).

51. Louis Veuillot, *Les Odeurs de Paris*, Paris, Palmé, 1866, p. 159.

52. « Le Jour de l'an d'un ironiste », in *L'Envers du décor*, t. III *Tragédies secrètes*, Paris, Flammarion, 1917, p. 290-305.

53. *Ibid.*, p. 290.

54. *Ibid.*, p. 303.

Bref, l'esprit de Paris apparaît bel et bien comme un objet ambigu, aux contours flous. Surtout, il fait l'objet, au XIX^e siècle, d'une fascination, qui, si elle ne va pas, on l'a vu, sans répulsion, l'opacifie d'un écran de fumée difficile à percer. Si on trouve bien ici et là de virulentes protestations à l'encontre d'une légèreté et d'un scepticisme jugés inadmissibles, ces protestations sont le plus souvent imputées à des esprits chagrins ou jaloux et donc balayées d'un revers de main : le ton est plutôt à la glorification de ce qui apparaît le plus souvent comme le signe d'élection d'un peuple tout entier.

Aussi serait-on en droit de se demander quelle réalité accorder finalement à cet objet : son existence même finit par poser problème, tant la part d'autoproclamation et d'auto-encensement la rend douteuse. L'esprit de Paris ne serait-il rien d'autre qu'un mythe stylistique ? La question méritait d'être posée, à défaut de lui trouver des éléments de réponse qui ne pourraient relever que de la lourdeur provinciale...

Marie-Ange Fougère
Université de Bourgogne